

Alain Gurly

Histoires mystérieuses
Des
Cévennes

2011

Du même auteur :

Chroniques, Contes :

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc
- "Les Contes d'un Duganel" en 1994 (Impr. Marès - Alès) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc sous le titre "Contes Cévenols"
- "Les Carnets du Réboussié" en 2001 (Impr. Jouve - Paris)
- "Les Contes du Piquetache" en 2003 (Impr. Jouve - Paris) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc, sous le titre "Vieilles Histoires Cévenoles"
- "Histoire de La Grand Combe" en 2006 (Editions Ecrits d'Oc)
- "Les Nouveaux Carnets d'un Réboussié" (2007 - Ecrits d'Oc)
- « Poètes et écrivains cévenols de langue occitane » (2008 – Ecrits d'Oc)

Romans policiers de terroir :

Les enquêtes de Phino le Berger :

- « La Clède de la Jeune Morte », roman policier de terroir.(2008- Ecrits d'Oc)
- « L'affaire de la Fête aux Champignons » (2010 – Bérrouille AutoÉdition)
- Les trois crimes du Pont aux Merles (2011)
- « La malédiction du Mas des Brusses (2012)

Poésie :

A reçu le Grand Prix de Poésie des Jeux Floraux d'Orange en 2005, Prix du sonnet de l'Association Littéraire et Artistique Nîmoise. A été nommé dans plusieurs autres concours, dont celui de Lyon et celui de Sète.

Sociétaire de la Société des Poètes Français.

Titres des recueils poétiques disponibles :

- « A l'Est d'Octobre » (2007)
- « Les Antiques » (2009)
- « Nostalgie » (2009)
- Les Fables de mon jardin (2010)

Sur Internet : Site littéraire et poétique :

<http://versamoi.free.fr>

A la mémoire de nos anciens qui vécurent tous au rythme de ces vieilles cloches, « las campanas » d'autrefois...

En particulier, à la mémoire de ma Junie, qui eut été fort capable d'imaginer une pareille histoire.

LA CLOCHE

Le minuscule village des Essarts se tassait au fond du *valat*¹ sur la rive la plus ensoleillée, à un adret bien exposé. Il occupait la lisière basse d'un flanc de serre au bord d'une zone relativement plate logée dans une large boucle du ruisseau. Il s'était installé là au cours des siècles pour profiter du soleil et de la bonne terre limoneuse. En outre, le ruisseau fournissait de l'eau en abondance pour les cultures et pour les bêtes. Jamais on ne l'avait vu se tarir, même durant les étés caniculaires.

Le village ne comptait qu'une quinzaine de maisons, groupées autour d'une petite place où se dressaient l'église et un lavoir, alimenté par une source.

La Mairie et l'école se trouvaient aux abords de la petite ville voisine, à environ trois kilomètres de là, en suivant le chemin de terre qui traversait le village. On s'y rendait à pied. Et puis, tout autour, dispersés dans les serres environnantes, il y avait une demi-douzaine de mas.

En cet automne de l'année 1930, Les Essarts étaient peuplés presque exclusivement de paysans, ou bien de mineurs. Car, dans cette basse Cévenne gardoise, on exploitait le charbon industriellement depuis déjà près d'un siècle. Il y avait donc de plus en plus de paysans-mineurs. Ils accomplissaient leur journée de travail à la mine, le plus souvent de très bon matin, et rentraient ensuite dans leur mas pour s'occuper en outre de leurs cultures et de leurs bêtes. Ils faisaient les trajets à pieds, en coupant à travers les serres, quelquefois sur de bonnes distances, trois ou quatre kilomètres, de jour comme de nuit, avec leurs lampes tempêtes. Ils pratiquaient des sentiers bien balisés, connus de longue date, bien entretenus par une circulation permanente et un usage intensif.

A cette époque, ces chemins de montagne utilisés par les mineurs étaient plus fréquentés que les sentiers de randonnées de nos jours. S'il y avait des endroits dans le serre où les paysans superstitieux ne se seraient pas rendus pour tout l'or du monde en pleine nuit, les sentiers qui conduisaient aux mines représentaient

¹*Ruisseau*

des autoroutes civilisées réputées sans aucun danger. La nuit on voyait briller les lueurs des lampes qui serpentaient à la queue leu leu entre les arbres, au loin, sur les flancs de montagnes. Mais à l'écart de ces axes rustiques de circulation, les tréfonds des serres restaient sombres et mystérieux, et l'on comprenait, rien qu'à mesurer l'étendue gigantesque de ces vastes obscurités, pourquoi étaient nées ici des légendes, des histoires lugubres de fées, de lutins, de sorciers et de revenants.

Il faut dire aussi qu'à cette époque, la vie était dure et les hommes, rudes. La mine de charbon, ça n'était pas un travail de gourmand. Remonter les murs écroulés qui soutenaient ces terrasses de culture que l'on nomme des *faïsses* par ici, ce n'était pas facile non plus. Ces gens rudes vivaient chichement. Une soupe épaisse de légumes où cuisaient quelques tranches de charcuterie et de lard faisait leur ordinaire. Le cochon était élevé au mas. Les légumes venaient du jardin, le lait, des chèvres, et les châtaignes permettaient de remplir encore les estomacs...

L'eau courante n'existait pas dans les mas, ni au village. L'électricité non plus. Le progrès ultime en la matière, c'était la lampe à pétrole. Les nuits étaient sombres et les hivers pesants. Les nuits d'hiver restaient lugubres jusqu'aux petites heures des matins, pour peu que le temps soit couvert ou brumeux. On y entendait fréquemment le chant plaintif de la chouette hulotte - *la suito* - et celui, plus caverneux, résonnant comme un gong funèbre, du hibou - *lou duganel* -.

Cela faisait partie du décor. En ce temps-là, les gens y étaient habitués. Pourtant, le soir, à la veillée, à voix basse, les femmes se racontaient des histoires de *clèdes*² hantées par de sinistres fantômes de défunts dont la mort était restée suspecte ou inexplicable. Des histoires de granges abandonnées, d'abris de bergers où logeaient des fées, des gnomes, des farfadets..., de moulins où rôdaient vers minuit d'horribles revenants.

Les hommes, eux, en ricanaient ostensiblement, mais pas toujours de bon cœur. Les femmes se signaient craintivement et s'en allaient subrepticement vérifier leurs provisions d'eau bénite. Il y en avait toujours une bouteille pleine dans une armoire de la chambre. Soit qu'on l'ait demandée au curé, qui pourtant rechignait à fournir ce genre de denrée, soit que quelqu'un, au hasard d'un pèlerinage à Notre Dame de Laval, voire même à Lourdes, en ait ramené une bonbonne que l'on avait partagée avec toute la parentèle.

² *Petit bâtiment à un étage destiné à faire sécher les châtaignes.*

Car, c'est grâce à ce viatique que l'on pouvait encore se débarrasser le plus simplement de toute cette engeance fantomatique. Toutes les douairières, toutes les mamés, qui le tenaient elles-mêmes de leurs aïeules, enseignaient cette vérité première à leurs filles, dès leur plus jeune âge :

— *Per lous fadets, las fados, la roumèco, d'aïgo benito, ia pas qu'aco !*³

Mais, l'obscurité venue, surtout dans les mois de froidure, quand les nuits tombent tôt le soir et tardent à disparaître aux petites heures des matins blêmes, les villageois se terraient autour de leurs cheminées et de leurs fourneaux à charbon. Ils se rendaient visite pour la veillée, mais seulement dans un voisinage immédiat. On allumait des lampes tempêtes où luisait la flamme vacillante d'une bougie dans sa cage de verre pour se guider un peu sur le sentier. Et puis, la veillée achevée, sur les dix heures du soir, car on mangeait tôt - et les veillées débutaient tôt - on allait se réfugier au fond du lit, dans la tiédeur rassurante d'un édredon de plume...

³ *Pour les lutins, les fées, la roumèque, il n'y a que ça de vrai !!*

En ce mois de novembre de 1930, Gédéon des Banes était de nouveau rond comme une queue de pelle. Il avait l'œil vitreux et la démarche chancelante. Son béret posé de travers sur un crâne à demi chauve, il avançait en zigzag sur le chemin du village, direction toute trouvée, l'estaminet. Tous les gamins, inquiets de cette apparition glauque et hésitante, se sauvaient sur son passage. Il grinçait des dents avec fureur, chose qui lui était coutumière quand il était saoul... Et cela accroissait encore la peur qu'il inspirait à toute la marmaille du village.

Enfin, à la marmaille. Car le village n'était pas bien grand. Tout au plus une douzaine de familles, une cinquantaine de personnes en tout. Plus quelques mas tout autour bien dispersés dans les châtaigneraies des serres cévenols de la basse Cévenne minière.

Ainsi, Gédéon venait de son propre mas, Les Banes, situé à quelque trois kilomètres de sentier forestier, là-haut sur les hautes berges du ruisseau. Il faisait le trajet aller-retour une fois par jour, ou plutôt par soirée, car il ne sortait de sa cave qu'au milieu de l'après-midi, après avoir cuvé ses quatre ou cinq litres de vin rouge ingurgités au cours de la matinée. Il venait finir le travail au bistrot du village et cela durait depuis plus d'une année ! Il achevait de s'assommer au pastis.

Les villageois se demandaient comment Gédéon arrivait à se tenir debout. Et même comment il arrivait à s'orienter. Pour venir, encore, on voyait bien qu'il était attiré par le troquet comme par un aimant. Mais pour repartir à la nuit noire... Comment retrouvait-il son chemin, c'était un mystère. Il est vrai que plus d'une fois, on l'avait découvert au matin ronflant dans le caniveau...

Ce jour-là Gédéon avait l'air encore plus saoul que de coutume. Il passa devant l'église en chancelant, mais il s'arrêta près de la fontaine et tourna péniblement son regard vers le clocher, en clignant des yeux, car le soleil était bas sur l'horizon. Puis, au grand scandale des ménagères sorties sur leurs pas de porte, il se mit à vociférer des paroles inintelligibles en tendant un poing vengeur vers la grosse cloche qui trônait là-haut. Bien sûr, on connaissait son histoire, mais tout de même, songeaient les matrones, il n'y avait pas de quoi blasphémer.

Finalement, l'affaire de ce pauvre Gédéon n'était vraiment pas très claire. Sans doute, il avait eu bien du malheur, mais il n'était pas le seul. Tout le monde avait ses ennuis et tous ceux-là ne noyaient pas leur chagrin dans la vinasse et l'alcool. C'est vrai le

pauvre bougre avait été servi. Par contre, là où les villageois devenaient carrément soupçonneux, c'était envers les circonstances de tous les malheurs que Gédéon avait subi.

Voilà exactement le raisonnement que tenaient quatre acolytes habitués de cette activité, attablés autour d'une table en train de taper un carton, tous les après-midis, au bistrot. Il y avait là Octave Tombraille, le cordonnier, Ernest Cornille, le boulanger, Bridaine Entoupe, qui tenait le mas de la Taille, et Tristan Mortier, le maçon du canton. Ils occupaient une petite table rectangulaire dans un coin de la grande salle.

C'était les habitués des après-midis ordinaires de la semaine. Surtout en cette saison où les jours diminuaient et la nuit arrivait plus vite. Il faisait froid, on ne pouvait plus travailler.

Alors, ils venaient jouer aux cartes dans ce vieux bistrot aux murs décrépis et aux odeurs de tambouille qui émanaient de la cuisine située juste à côté de la salle.

— Tenez ! Je crois que Gédéon arrive, disait Octave en battant les cartes. C'est son heure, s'il ne s'est pas foutu dans la rigole.

— Oh ! Non. Il ne se met jamais dans la rigole de cette heure-ci, rigola Bridaine. Il fait ça de nuit. A cette heure, il tient encore droit !

— Ouais ! dit Tristan Mortier. Mais enfin, si seulement la moitié de ce qu'il dit est vrai, je le plains.

Bridaine Entoupe, qui avait une figure sinistre, entretenait une réputation de rebouteux, de guérisseur, de sorcier de village grâce à cet aspect peu engageant. Il attendit qu'Octave ait fini la donne puis il reprit la conversation d'une voix sépulcrale.

— La moitié de ce qu'il prétend laisse tout de même à penser que ces affaires ne sont pas très claires. Moi, je vous le dis, je flaire là-dessous des histoires pas trop catholiques.

Il baissa la voix.

— Ça sent le soufre, mes amis !

— Ah ! Tais-toi donc, dit subitement Mortier le maçon en ricanant d'un air supérieur. Avec ta manie de tout ramener à la sorcellerie, tu vas finir par nous attirer le mauvais œil en évoquant ces histoires.

— En parler n'a jamais fait de mal à personne, dit sentencieusement le cordonnier. Et tu avoueras qu'il y a de quoi se poser des questions. Tu sais au début, quand son troupeau a crevé en quinze jours, même Bridaine n'a pas su pourquoi... Gédéon, vois-tu, il en a pleuré. Surtout ce grand bouc qu'il avait et qui est mort le dernier : une bête magnifique. Des boucs, presque tout le monde en a dans les mas, mais comme celui-là, il y en avait très peu !

Et comme c'était à lui de parler, il ajouta : "Je passe."

— La première fois, il n'a pas parlé de la cloche. Ce n'est que la deuxième fois, lorsque le Justin, son fils, s'est tué en revenant de la ville, un dimanche soir.

Antoine le bistrotier amenait le café qu'ils avaient commandé. Les quatre compères interrompirent la partie. Mais Antoine, qui avait entendu les dernières répliques, demanda :

— Vous croyez que c'est vrai tout ça ?

— On voit bien que tu n'es pas d'ici, toi, répliqua Bridaine de sa voix basse et lugubre.

En effet, le tenancier n'était dans le village que depuis six mois. Il avait racheté le bistrot au couple des Baptiste qui, atteint par la limite d'âge, s'était retiré des affaires. C'était un échappé de la petite ville proche. Il était célibataire et vivait avec sa vieille mère.

— Racontez-moi, dit-il. J'ai cinq minutes et je suis curieux d'entendre ça.

Ernest Cornille, le boulanger, qui avait peu parlé, déclara tranquillement.

— Alors, commençons par le commencement.

Octave tira sa bouffarde de sa poche et la ralluma avec le briquet à essence qui lui venait de son père, confectionné dans une douille de balle de mitrailleuse, souvenir de la guerre de 14.

— Il y a un peu plus d'un an et demi...

— C'était au mois d'avril de l'an dernier, juste avant Pâques coupa le cordonnier, catégorique. C'est facile à se rappeler : les chevreaux étaient prêts à être mangés.

Bridaine approuva d'un hochement de tête.

— Tout d'un coup, ses chèvres sont tombées malades. C'est ce qu'il a raconté à cette époque, et on le comprenait bien mieux que maintenant à ce moment-là. Il a bien précisé que les bêtes sont tombées malades, puis sont crevées les unes après les autres. Rien n'y a fait, demande un peu à Bridaine. Rien du tout.

— *Pa rès !* dit ce dernier d'une voix noirâtre dans la langue occitane. *Rès de rès. Las aï purgados, sannados à la quòio. Pa rès a fairé...*⁴

— Tout le troupeau y est passé, ça n'a pas pris un mois. Le dernier à crever a été son grand bouc, et Gédéon en a été malade. Cette *bestiasse*⁵ lui mangeait dans la main...

Le cordonnier, qui avait écouté avec attention reprit :

⁴ *Rien du tout ! Rien de rien. Je les ai purgées, je les ai saignées à la queue. Rien à faire...*

⁵ *Enorme bête*

— Oui, mais, à ce moment là, il n'avait pas encore parlé de la cloche. Il ne l'a dit qu'après. Il n'avait pas encore fait le rapprochement, tu comprends, Antoine ?

— Pas trop, mais vous allez m'expliquer !

— Ah ! s'exclama le maçon qui avait tenu sa langue jusque-là. Si les choses en étaient restées là, ça n'aurait pas été bien grave. Mais ensuite, c'est le Justin qui s'est tué. Ça, c'est moins rigolo, tu comprends ? Et surtout, Gédéon s'est mis à parler de la cloche.

— Attends un peu, Tristan, reprit le boulanger, tu vois bien qu'il ne comprend rien à ce que tu racontes. Tu vas trop vite. Tu *mescles*⁶ tout !! Voilà :

Six mois après, il y aura un an dans huit jours, Justin, le seul enfant du Gédéon et d'Antoinette, a sauté dans le *ribas*,⁷ en revenant de la ville où il avait fait la bringue un dimanche soir. Il était un peu saoul, il faisait sombre... Il s'est cassé la tête contre un tronc de châtaignier en tombant dix mètres plus bas. Il avait trente-cinq ans...

— *Quan lou Gédéon ès vengu demanda secous à mièjo nué, i siè ana, ieou, dit Bridaine, endé lou Tristan. Aven cerca dessouto lou cami e l'avèn trouba... desgoubia, sannous, tiba ! Ero pa pouli a véiré.*⁸

— Quand on a remonté son corps jusqu'au mas, Gédéon semblait complètement marteau. Il ne disait rien, et il fallait qu'on le mène par le bras... Et Antoinette est devenue subitement folle. Elle s'est mise à hurler, à mordre son mari. Elle s'est jetée sur le corps de Justin, et on n'a pas été trop de deux pour l'enlever de là. Elle était folle furieuse et, ce qui est pire pour Gédéon, elle l'est restée jusqu'à sa mort. Elle en voulait au monde entier, et à son mari en particulier. Il faut dire que c'est lui seul qui restait à sa portée. Elle ne faisait plus rien dans la maison. Elle ne se lavait plus, elle ne dormait plus, elle ne faisait ni cuisine, ni ménage, rien de rien. Elle ne se peignait même plus...

On aurait dit une *roumèque*⁹ avec ses longs cheveux blancs qui lui dégringolaient dans le dos.

— C'est après ce coup-là que Gédéon s'est mis à boire. Pour échapper à Antoinette, il se réfugiait dans la cave et là, il buvait son

⁶ *Mélanges*

⁷ *Talus en contrebas des chemins, des routes et des sentiers.*

⁸ *Quand le Gédéon est venu demander du secours au minuit, j'y suis allé, moi avec Tristan. Nous l'avons cherché au dessous du chemin et nous l'avons trouvé. Déchiré, raide, couvert de sang... Il n'était pas beau à voir.*

⁹ Sorcière locale

vin. Il en a bu de plus en plus. Et comme il avait faim et qu'il n'y avait rien à bouffer...

— Elle lui cassait les pieds même quand il voulait faire la cuisine, coupa Tristan.

Et Ernest reprit :

— Alors, comme il ne mangeait pas, il buvait. Et puis il a pris l'habitude de s'en aller du mas pour venir ici boire du pastis.

Il y eut un long silence autour de la table. Tous rêvaient en regardant la table...